

B i b l i o t h è q u e
des
**SCIENCES
HUMAINES**

**Du geste
à la cité**

**Formes urbaines
et lien social au Japon**

par

AUGUSTIN BERQUE

nrf
Éditions Gallimard

*Le chemin était creux
jusqu'à l'océan*

Note.

1. Les noms japonais sont ici donnés dans leur ordre normal : nom de famille avant le prénom.
2. Dans la transcription adoptée (système Hepburn), les consonnes se prononcent à peu près comme en anglais, et les voyelles à peu près comme en italien. Les longues sont indiquées par un accent circonflexe. Exemple : Marunouchi (le quartier des affaires de Tôkyô) se prononce à peu près ma-lou-no-ou-tchi.

I

L'entrée en ville

L'ON OUVRIRAIT...

L'on ouvrirait les villes comme on ouvre les livres. Les banlieues, les portes et les octrois se diraient préambules, prologues ou introductions ; l'inverse également : des pages voudraient dire les rues, des chapitres les arrondissements, et les titres des livres seraient des noms de villes. Ainsi, les auteurs composeraient l'espace et le temps des livres comme les villes ont composé les leurs. Quant aux lecteurs, ils seraient les visiteurs, peut-être les citoyens de ces livres, et ils en tourneraient les pages comme vont et viennent les gens dans la rue. L'on pourrait donc, selon le cas, s'absorber au fond des phrases comme dans un entrelacs de ruelles, ou s'en dégager en diagonale, comme au long d'avenues en étoiles...

Car l'espace et le temps se composent, et ils le font, dans un milieu donné, selon des formes qui réciproquement s'appellent, où que l'être humain déploie sa mesure. Certains livres, du moins, ont su nous en convaincre. Ils ont montré, par exemple, l'analogie des cathédrales aux discours scolastiques, ou bien celle des poésies en chaîne aux villes de la seconde féodalité japonaise. On bâtissait les unes comme on disait les autres...

En écrivant ce livre, j'ai rejeté en dernier chapitre les entrepôts, les gares de triage et les grands équipements. J'ai préféré que l'on entre d'emblée dans les beaux quartiers, sans au préalable bouchonner devant les péages de mon appareil doctrinal. Pénètre-t-on dans un immeuble par la tuyauterie, dans un théâtre par les coulisses ? Non ; si l'on y entre, c'est plus volontiers par une porte, comme dans les villes d'autrefois. Tel s'est voulu ce préambule.

Mais un livre, pourtant, doit fournir des motifs qu'une ville ne

donnerait pas. Voilà pourquoi l'on trouvera pâture épistémologique à la fin de cet ouvrage. Proposons même, à qui préférerait le général au particulier, de commencer par là; car le dernier chapitre pourra servir indifféremment d'introduction et de conclusion, comme un voyage aux antipodes s'ouvre et se ferme au seuil de notre maison. À qui, en revanche, préférerait le particulier au général, suggérons de parcourir les différents quartiers de ce livre dans un ordre aléatoire, comme on s'en va de case en case aux petits chevaux, ou à Tôkyô d'un cœur de ville à un autre; car la structure d'ensemble a été conçue pour de pareils détours.

L'ordre du livre, au demeurant, s'offre plutôt à qui voudrait, sans mode d'emploi et sans plus de raisons, plonger dans l'enchevêtrement des foules, des lieux, des choses qui font l'urbanité singulière de la ville japonaise.

L'espace, le temps d'un livre, cela va sans dire.

II

Trajets en ville

CHAPITRE PREMIER

DEVENIR

Ville japonaise, espace-temps

FLUX

Des villes, des fleuves

Les Japonais n'ont commencé à s'interroger sérieusement sur la qualité de leur cadre de vie que dans les années soixante-dix, en remettant en cause une croissance économique à deux chiffres qui avait été marquée par les *kôgai* (nuisances, pollution) et par la congestion urbaine, particulièrement dans la mégalopole du Tôkaidô¹. Devant cette dégradation écologique, les mouvements d'habitants (*jûmin undô*) se multiplièrent à partir de 1965 environ. Leur efficacité a été certaine. Si, en 1967 encore, la loi cadre sur l'environnement, dans son article premier, stipulait que « la politique de contrôle des nuisances doit être conduite en harmonie avec un sain développement de l'économie », autrement dit sans gêner celle-ci, en moins d'une dizaine d'années par la suite, sous la triple pression des critiques internationales, des habitants et des municipalités progressistes, l'État japonais allait devoir mettre en pratique une réglementation d'une rigueur parfois exemplaire ; ainsi pour les gaz d'échappement des automobiles.

Toutefois, cette politique environnementale ne prenait encore guère en compte que des critères quantitatifs, d'ordre physique, chimique et biologique. Les considérations qualitatives, notam-

1. Sur cette période, v. Augustin BERQUE, *Le Japon, gestion de l'espace et changement social*, Paris, Flammarion, 1976. La mégalopole du Tôkaidô est la bande urbanisée qui, sur 500 km, va de Tôkyô à Osaka.

ment quant aux paysages, y tenaient peu de place. C'est justement ce genre de considérations que voient émerger les années soixante-dix, une fois la question des *kôgai* réglée dans ses manifestations les plus spectaculaires. Après avoir, au nom de l'hygiène, débattu du « droit à l'ensoleillement » (*nisshô-ken*), citadins et édiles en viennent par exemple à se soucier du rapport des constructions entre elles d'un point de vue esthétique : alignement des façades, profil des bâtiments, ce que l'on appelle au Japon la « rangée de ville » (*machinami*).

Cette émergence du qualitatif a reçu un nom vers 1980 : *amenitei* (*amenity*). Le terme est directement emprunté à l'anglais. Comme dans cette langue, il a en japonais un sens plus concret qu'en français : il s'agit plutôt de la qualité des choses particulières de l'environnement que de l'agrément général qu'on y trouve. Les rives paysagées d'un canal ou son eau assainie, ce sont par exemple des *amenitei*, au pluriel si l'on peut dire (le pluriel n'existant guère en japonais), alors que Chateaubriand en parlait au singulier...

Officialisée dans les années quatre-vingt par un programme du Kankyô-chô (l'Agence de l'environnement), l'aménité urbaine est devenue l'un des premiers soucis des municipalités japonaises. Une infinité de choses en relèvent, du ramassage des canettes de bière à la préservation d'un bois sacré, des loisirs du troisième âge à l'enterrement des fils électriques. De cette variété se dégage pourtant une dominante : le thème de l'eau dans la ville. Que ce soit d'un point de vue écologique, socio-économique ou paysager, les cours d'eau urbains, naturels ou artificiels, apparaissent ainsi en quelque sorte comme des emblèmes de l'aménité pour les Japonais.

On ne peut guère s'en étonner si l'on songe à l'importance que ces cours d'eau ont eue dans l'histoire des villes japonaises, dont la grande majorité ont été construites dans des plaines alluviales basses, souvent deltaïques, marécageuses ou même en partie gagnées sur la mer. Par suite, beaucoup de ces villes, notamment Edo (Tôkyô) et Osaka, avant les bouleversements de l'urbanisation contemporaine, ont été des « Venises d'Orient », où non seulement les transports se faisaient essentiellement par voie d'eau, mais où les formes les plus remarquables de la culture se sont développées au voisinage de l'eau². Or les rivières et

2. V. à ce sujet le numéro spécial de la *Revue de géographie de Lyon*, vol. LXV, n° 4, 1990, « Villes et fleuves au Japon et en France ».

canaux urbains ont illustré les ravages que la politique de haute croissance a exercés sur le cadre de vie des Japonais : délaissés par la circulation, défigurés par les voies ferrées, par les routes et les autoroutes qui les longent, qui les surplombent ou carrément les remplacent, corsetés de murs rébarbatifs, réduits à l'état de cloaques pestilentiels, beaucoup de ces cours d'eau sont devenus, dans les années soixante, de tels objets d'horreur que les villes japonaises leur ont littéralement tourné le dos. Les immeubles modernes bâtis le long du cours inférieur de la Kanda, par exemple, n'ont de façade que sur la rue, qu'ils séparent de l'eau, et leurs arrières serrés contre la « digue-rasoir » ne laissent pas de passage au promeneur le long de la rivière. La disposition antérieure était à peu près inverse ; les quais ménageaient de vastes espaces libres entre la rivière et les bâtiments qui lui faisaient face.

Par rapport aux villes d'autrefois, la perte d'aménité et d'identité ne pouvait être plus sensible ; c'est donc en ce domaine que, par contrecoup, l'émergence d'un souci de la qualité du cadre de vie aura été le plus remarquable.

Le sens de la rivière

Chaque culture utilise ses propres indicateurs pour évaluer la qualité de son environnement. Au Japon, c'est par exemple souvent à la disparition des lucioles ou des vers luisants que l'on a mesuré la dégradation des cours d'eau et de leurs abords. Aussi a-t-on pu voir des groupes d'habitants, ou même des municipalités, se mobiliser pour préserver l'habitat de ces insectes ; par exemple l'étang Mitsu-ike dans l'arrondissement de Sugunami à Tôkyô. L'on peut voir parallèlement, en plein Tôkyô, les lucioles danser le soir dans les jardins du Chinzansô ; mais celles-là ne survivent pas : il faut périodiquement en apporter d'autres de la campagne.

Au Chinzansô, la mise en scène tient donc lieu d'écosystème. Pourtant, ne nous hâtons pas de parler de simulacres. Les signes paysagers, comme la danse des lucioles dans l'air du soir, peuvent certes dériver par rapport à la réalité écologique ; mais ils sont pris comme celle-ci dans un mouvement d'ensemble, qui est doué d'une certaine cohésion ; en l'occurrence, c'est la montée du thème des aménités dans les villes japonaises. Au sein de ce mouvement, les facteurs d'ordre physique se conjuguent à ceux

d'ordre sensible, voire imaginaire, dans une interrelation qu'il serait bien conventionnel de ne pas envisager.

Les mêmes années d'après la haute croissance auront vu en effet, à la hauteur du pont de Ryôgoku, la D.B.O. de la Sumida³ chuter de plus de vingt en 1970 à moins de dix en 1985, tandis que l'on reconstruisait près de là, somptueusement, le Kokugikan où se jouent, notamment, les tournois de sumô et que se constituait par ailleurs une « Société pour promouvoir les noms de fleuves chez les lutteurs de sumô » — des noms jadis fort prisés, mais qui s'étaient brutalement raréfiés après 1960, c'est-à-dire pendant les années massacrées d'aménité fluviale⁴. Coïncidence? Probablement pas. L'on voit ici à l'œuvre, entre l'écologie, la morphologie urbaine et les pratiques sociales, un tissu de relations qui, à n'en pas douter, ont un sens : le sens de la rivière Sumida, lequel relève aussi bien du mental que de l'hydrologique, sans oublier l'odeur de l'eau, le vent du soir sur le pont de Ryôgoku, ni la démarche des lutteurs dans les rues avoisinantes.

Ce sens de la rivière, c'est ce qu'André Guillerme appelle l'aquosité, c'est-à-dire la valeur sociale de l'eau physique, « la forme objectivée de la sensibilité collective au milieu aquatique »⁵. L'aquosité de la Sumida ne peut évidemment pas se réduire à ses qualités objectives, quoique celles-ci puissent être déterminantes. Entre autres raisons, c'est bien parce que les rivières et canaux dégageaient une odeur infecte, que les citadins s'en sont détournés dans les années soixante; mais c'est aussi, non moindre détermination, parce que les valeurs de l'époque avaient tout subordonné à la croissance économique, au détriment surtout de ce qu'on appelle aujourd'hui l'aménité urbaine.

Le sens des rivières, comme l'aquosité en général, fait en permanence interagir le physique et le social, la nature et la culture, le subjectif et l'objectif. Aussi l'abondance et la saveur du pois-

3. Fleuve de Tôkyô. La D.B.O. (demande biologique en oxygène) est un indicateur courant de l'écologie fluviale. De 5 mg/l en 1938, la D.B.O. de la Sumida était montée à 30 mg/l dans les années soixante. Les mesures d'assainissement prises depuis ont permis de la ramener aux environs de 5 mg/l. V. TSUCHIYA Mitsukuni, « Waterside environment in Tokyo and its change », dans André GUILLERME *et al.*, *Aquosité urbaine. Le patrimoine hydrographique de l'Île-de-France et sa mise en valeur par référence aux rivières de la préfecture de Tokyo*, Noisy-le-Grand, École nationale des ponts et chaussées, 1991.

4. V. l'interview de Miyamura Tadashi dans l'*Asahi Shinbun*, 23.3.88 AM. Fondée en 1987, la société Kawa no na no rikishi wo ôen suru kai comptait 2 000 membres l'année suivante. Son président, M. Miyamura, est un potamologue réputé. Les lutteurs de sumô reçoivent des noms particuliers, les *shikona*, qui souvent réfèrent à l'environnement.

5. *Op. cit.*, en note 3, p. 24.

AUGUSTIN BERQUE

Du geste à la cité

**Formes urbaines
et lien social au Japon**

C'est à l'intelligence sensible et savante de la ville japonaise qu'invite Augustin Berque, poursuivant ici, « du geste à la cité », sa longue méditation sur l'attitude des Japonais devant l'espace, le temps, la nature, sur les rapports subtils que l'histoire a tissés, depuis des siècles, à Tôkyô, Nara ou Kyôto, entre l'écologique et le symbolique.

Ces rapports, il les place sous le signe de l'« urbanité » ; le terme, usité pour parler des bonnes manières, prenant un sens supplémentaire : le sens de la ville. Respect des formes, respect de la forme urbaine, il s'agit de la même « aménité ». On dit parfois que le Japon a des architectes et n'a pas d'urbanisme. Il faut y regarder de plus près.

Du plus concret, donc, au plus abstrait, ou plutôt le plus abstrait à travers le plus concret. Le géographe rejoint ici le sémioticien, et l'historien le théoricien de la « médiance », science du milieu, pour dégager, par exemple, la géométrie morale qu'exprime la position des invités sur les tatamis du pavillon de thé, la persistance du « bois sacré » que l'on préserve en pleine pollution ou le rôle de l'eau comme symbole de l'écoulement et de l'impermanence.

Plasticité de la ville, périssable et transformable. Entre le pôle maison et le pôle société, Augustin Berque repère et explore cette zone à la fois visible et invisible de l'« extérieur », où le moindre élément, jusqu'au modèle importé autrefois de Chine et aujourd'hui d'Amérique, est non seulement porteur, mais générateur d'un sens dont il déchiffre pour nous le charme, l'esthétique et le mystère.

D'Augustin Berque, on peut lire, dans la même collection, Le Sauvage et l'Artifice. Les Japonais devant la nature (1986).



9 782070 729906



93-X A 72990 ISBN 2-07-072990-7

125 FF tc